

CHRISTOPHE GROSDIDIER

VOLONTAIRE
DE
BENIOWSKI



Editions

du baobab

Christophe Grosdidier

Volontaire de Beniowski



Les volontaires de Beniowski : « *C'étaient tous des enfants, des
polissons, des décrotteurs du Pont-Neuf.* »

Chevalier de Kerguelen

Chapitre I

C'est sous Louis XV... Et le capitaine Saint-Hilaire, commandant du *Dauphin*, vaisseau du Roi, froufroute une révérence en entrant dans le bureau du gouverneur de l'île de France, le chevalier de Ternay.

– Eh bien! Nous voulons entendre que vous avez eu bon vent, depuis votre départ de la Chine, monsieur le Capitaine.

– Ah, monsieur!... Jamais nous ne fûmes si heureux d'arriver au port! S'il n'avait plu à Dieu, jamais n'eussions connu l'honneur de votre accueil.

Le capitaine échoue son compliment sur les écueils du subjonctif. Les soleils marins lui ont cuit la peau, et sa perruque est mal fixée sur son crâne épais. Le visage poudré du gouverneur, monsieur le chevalier de Ternay, s'agrément de toutes les apparences de la plus extrême bonté, pour demander:

– Voulez-vous bien nous faire ce plaisir, monsieur le Capitaine, de nous conter l'aventure qui vous amène?

– Monsieur le Gouverneur, Excellence, je vous assure... entame l'homme de mer. Si je ne m'étais point dépensé, pendant tout ce long voyage, en trésors de politesse, des petites attentions jusqu'aux grands hommages, si je n'avais point usé de toutes mes ressources à caresser la susceptibilité d'autrui...

– Voilà un domaine où nous vous sentons maître, brave capitaine!

Le gouverneur fait pétiller ses prunelles vers l'auditoire: son intendant Maillart, qui est autorisé à s'asseoir, non loin du bureau, et, debout derrière lui, l'abbé Rochon. Tous les deux sont vêtus de sombre, le visage blanc. Ils ne se sentent pas forcés de sourire. La jovialité du gouverneur ne les abuse pas: l'ironie, les mots d'esprit, sont réservés à l'aristocratie.

– Sans cette habileté que vous voulez bien me reconnaître, monsieur le Gouverneur, mais je serais maintenant au fond de la mer, avec dix pouces de sabre dans le ventre!

Certes, opine en silence l'intendant Maillart, la flagornerie la plus basse peut bien mener un capon jusqu'au commandement d'un vaisseau de Sa Majesté... Ce siècle est celui d'un népotisme

éhonté. Il suffit d'y être bien né. Mais en pleine mer, de quelle façon les usages d'un courtisan peuvent-ils lui sauver la vie?

– Je n'y comprends rien, intervient-il. Le capitaine a-t-il eu à négocier avec des pirates? Je croyais pourtant que toute cette racaille avait été pendue, voilà plus de cinquante ans.

– Votre intendant n'y comprend rien, bien sûr, dit Saint-Hilaire en se rapprochant du gouverneur. Il ne s'agit pas de pirates. Encore que... Mais nous n'avons pas été abordés. Pire, nous les avons embarqués!

Malgré l'heure matinale, déjà la lèvre supérieure du capitaine luit de sueur sous une ombre de moustache. Pouah! pense le chevalier de Ternay

– Les passagers, souffle-t-il. Excellence, monsieur le Gouverneur...

– Mais voyons, monsieur Maillart! s'exclame le chevalier, ce sont ses passagers, bien sûr, qui ont tellement effrayé notre courageux capitaine.

– Quarante-sept passagers...

– Eh, tout de même!

– Sans compter les femmes. Ah, monsieur! s'écrie le capitaine, pour un rien, un mot, un regard mal compris, ils vous passeraient leur lame au travers du corps. Ils boivent leur eau-de-vie comme nous autres de l'eau de source, et lorsqu'ils parlent entre eux, on croirait toujours que leurs voix résonnent d'outre-tombe entre les murs d'un caveau. Que votre intendant le comprenne, monsieur le Gouverneur...

De plus en plus bas, de plus en plus près... Pouah encore! Décidément, ce vilain devrait aller chez le barbier.

– Ce ne sont pas des Français, souffle le capitaine entre ses dents serrées.

– Voilà qui est sans doute fâcheux. Mais notre intendant a l'habitude des hommes. Ici, dans notre île de France, vous savez, il en voit de toutes les couleurs...

Nouvelle tournée de regard pétillant. Pour le gouverneur seul.

– Enfin, termine le capitaine Saint-Hilaire, ce ne fut qu'avec

les plus grands égards pour leur chef, que j'ai réussi à éviter la mutilation, le massacre de mon équipage, la prise du *Dauphin*... Et moi, votre pauvre ami, votre serviteur, peut-être abandonné sur une île déserte, promis au supplice d'une mort atroce dont je voyais chaque jour un peu plus poindre l'idée, pendant ces trois mois de tête à tête avec le diable, dans les yeux mauvais de l'homme unique qui ose donner ses commandements à ces démons, leur général... Ah, mais vous allez les connaître! Les voilà, ils viennent, ils arrivent! Je vois leur délégation dans la cour... C'est qu'il fallait que je vous prévinsse, monsieur le Gouverneur... Des sauvages de cette espèce, votre intendant à l'île de France ne les connaît sûrement pas. Ce sont les Cosaques, monseigneur!

Tout de même, c'est un extraordinaire cortège, qu'en ce matin de l'an de grâce 1772, monsieur de Ternay voit s'avancer vers lui : des hommes vêtus de capes et de toques comme jusqu'ici, dans ces contrées aimables de l'île de France, où le fond de l'air n'est même jamais frais, personne n'en a jamais vu ; et marchant à leur tête comme la proue d'un navire, avec une détermination inexorable, tout le groupe de ses compagnons se fendant derrière lui en forme de sillage, leur chef, de toute évidence.

« Il était comme un général d'armée, notera l'abbé Rochon dans son journal, décoré de plusieurs décorations, suivi d'un véritable état-major, dont les uniformes annonçaient des officiers d'un grade supérieur. »

Des officiers, rien que des officiers, plus de quarante officiers.

Quarante-sept. Le compte est bon, observe sans s'émouvoir l'intendant Maillart. Et autant d'uniformes différents. Russes... Dépareillés, selon toute vraisemblance. Ils sentent encore le sapin de Russie.

Malgré leur fier appareil, les hommes ne sont plus valides. L'un d'entre eux présente un visage abominablement mutilé, sans nez, sans oreilles. Mais quel orgueil, quelle raideur dans sa pause! La plupart de ces drôles d'officiers ont pourtant l'air bien mal en point. Certains sont franchement malades. Aucune

menace militaire... Mais ces réflexions, l'intendant Maillart est le seul à se les faire, car le regard du chevalier de Ternay, avec celui de tous les autres, est aimanté par la tête du cortège, vers celui qui vient à sa rencontre...

On dirait que les couleurs de tous les uniformes de Russie n'existent finalement que pour lui dessiner une formidable traîne. Un homme d'une taille très au-dessus de la moyenne, d'une physionomie agréable... Il boite. Ah! Il n'a pas trente ans, et déjà le fer ennemi a meurtri ce jeune corps! Une balafre encore, lui parcourt la tempe, et se perd sous la poudre argentée de sa perruque. Mais davantage que sa distinction, le nombre de ses blessures, c'est cette force, cette puissance, qui sourd de la profonde orbite de ses yeux, qui fascine, qui réduit toute son escorte à une troupe d'ombres costumées.

Sur sa poitrine, le cordon de l'ordre de l'Aigle Blanc, que toutes les chancelleries d'Europe savent reconnaître.

– Baro Mauritius Augustus Aladar de Beniowski, Sacratae Confoederationis Generalis Regimentarius, énonce-t-il avec une voix de basse.

Treizième de son nom. Il parle latin, allemand, français... Il commence par se donner la nationalité polonaise.

– Un autre polonais, prince Cromotwski, présente-t-il.

C'est un géant, bardé du baudrier d'un sabre gigantesque.

– Prince Gourtsynine... dit-il en désignant l'homme sans nez et sans oreilles.

Mais l'histoire qu'il va raconter à Ternay, celle qui explique sa présence sur le sol de l'île de France, est encore plus extraordinaire que la litanie des gens qui l'accompagnent. Il prétend avoir été un partisan de la Confédération de Bar en lutte contre la Russie... C'est un parti que soutient la couronne de France. Blessé à sept reprises, Beniowski est finalement fait prisonnier, conduit à Kiev, et de là à Kazan, traîné les fers aux pieds, de prisons en prisons jusqu'aux confins de la Sibérie, jusqu'au port d'Okhotsk, enfermé au fin fond d'une forteresse à Bolsheretz...

Le chevalier de Ternay l'a très vite compris: il n'a pas affaire à

des Cosaques. Au contraire, ces gens seraient plutôt de leurs ennemis. Des Polonais, des Russes exilés, un chirurgien allemand, un major suédois, des chasseurs d'ours, des secrétaires de chancellerie, des femmes d'officiers... Comment sont-ils arrivés jusqu'à l'île de France? Le récit du baron de Beniowski devient de plus en plus ahurissant. Ce sont des évadés, explique-t-il. Les rescapés d'une formidable évasion d'un bagne sibérien.

– Très simple. Nous tuer le gouverneur. Égorger tous les autres. Mais dans la forêt, Cosaques... Huit cents Cosaques, vouloir nous attaquer.

L'histoire n'est pas facile à suivre, et le baron ne maîtrise pas entièrement le français. Son auditoire pose des questions... Comment ont-ils résisté aux Cosaques?

– Très simple, dit le baron. Nous enfermer toutes les femmes et les enfants dans l'église. Nous faire savoir que tout le monde brûler, si eux pas partir!

Sauvages contre sauvages: hou! Quel beau trait de barbarie slave, savoure le chevalier de Ternay.

– Ce procédé vous inspire-t-il quelque réflexion, monsieur l'abbé Rochon?

Non, Saint-Hilaire s'est décidément trompé. Beniowski et sa bande ne sont pas des Cosaques: plus féroces que les Cosaques, ils les forcent à reculer. Maîtres de la forteresse de Bolsheretzki, ils pillent ses magasins, font main basse sur les provisions, s'emparent des lots de fourrures qui constituent la principale richesse de la région. Les habits d'officiers russes, qu'ils portent encore, c'est à ce moment qu'ils les volent.

– Avoir même trouvé des documents secrets, confie Beniowski. Terrible projet d'invasion des Russes. Mais moi les garder pour votre roi.

Avec l'été, les glaces fondent. Le port devient praticable. C'est par la mer que les conjurés vont prendre la fuite.

– Descendre au port en triomphant, poursuit le baron, et s'emparer de tous les vaisseaux. Choisir le plus fort, démâter les autres, les couler bas. Pas poursuivre Beniowski!

Avec lui, il embarque des otages; des femmes – parmi lesquelles la veuve du commandant tué; des soldats, des employés, des matelots... Ils sont quatre-vingt-trois sur la galiote le *Saints-Pierre-et-Paul* à mettre le cap sur la côte occidentale de l'Amérique, avec l'espoir de rallier Acapulco. Ils se croient bientôt arrivés en Alaska, mais ils n'abordent que sur des îles rasées par les vents, où ils rencontrent des chasseurs de loutres argentées, d'hermines et de renards noirs. Une mutinerie éclate; une partie de l'équipage veut rentrer en Sibérie, elle est abandonnée sur place. L'eau commence à manquer. Ils touchent à l'île d'Aladar.

– L'île d'Anadyr, monsieur de Aladar? interroge le chevalier qui penché sur une carte du globe tente de rattraper les fugitifs dans leur course.

– Sortis le 9 juin. Découvrir l'île d'Urusmir, par 53° 45' de latitude et 15° 38' de longitude du Kamtchatka, renseigne le baron avec une précision soudain saisissante. Puis cap sud-ouest encore... 15 juillet: encore une île inhabitée.

Son doigt sur la carte montre la mer. Un point où existerait une île au climat délicieux, à laquelle les évadés ont donné le nom d'île d'Eau. Une île où poussent des orangers. Sur ses pentes, prétend Beniowski, miroitent des filons de minerai d'or.

À cette latitude, voilà qui est très étonnant, pense monsieur Maillart.

Bientôt, les évadés cinglent vers le Japon, débarquent à Kilingur, veulent gagner les Philippines, et poursuivant d'îles en îles, doublent finalement toute la côte nipponne. Le 7 août, ils arrivent à Formose, où ils sont attaqués pendant un ravitaillement d'eau. C'est le 1^{er} septembre, seulement, que le *Saints-Pierre-et-Paul*, enfin, accoste à Macao, où meurent épuisés, déplore le baron, presque la moitié de ses passagers. Mais il apporte dans ses cales des lots de fourrure de premier choix. Son expédition ne manque pas d'intéresser les grandes compagnies européennes et rivales de commerce dans les Indes orientales.

Insensible aux propositions anglaises et hollandaises, c'est sur

un navire de la Compagnie française, le *Dauphin*, en partance pour Port-Louis, que le baron embarque avec le restant de son monde. Il vient d'accomplir le récit de la première navigation connue de Sibérie jusqu'en Chine, et il dépose le don de sa personne et de ses connaissances aux pieds du roi des Français.

– Parce que la France être la seconde patrie de tous les Polonais, affirme-t-il.

– Ah, monsieur! s'exclame le chevalier de Ternay, le récit seul de votre dangereux périple nous a mis hors d'haleine. Mais une trop grande modestie, sans doute, vous a empêché d'y ajouter toutes les circonstances de vos aventures, et nous brûlons de les entendre.

L'abbé Rochon fait un pas dans l'ombre. Dieu seul sait sonder les âmes... Mais sur l'avenant visage du baron de Beniowski vient de passer une ombre, comme à la surface d'une eau lisse, l'aileron d'un squalé.

– Excellence, vous être l'homme du Roi... Pardonnez ma franchise et le mauvais français, mais comprenez qu'il y a des secrets que moi vouloir garder pour votre Roi seul.

– Notre couronne assurément, insiste l'intendant Maillart, tirera profit des premières indications que monsieur le baron voudra bien nous laisser par la lecture de son journal. La découverte d'oranges, d'épices, dans les îles qu'il a visitées, pourrait avantageusement compléter les travaux botaniques auxquels mon illustre prédécesseur, monsieur Poivre, a su donner un commencement. Quant aux objections, que dans leur ignorance de la géographie, nos officiers de marine pourraient avancer, monsieur le baron y répondra fort utilement.

Quel est cet homme, raidi dans son corps par des guerres effroyables et lointaines, que des vents glacés du nord ont poussé jusqu'ici? s'interroge encore l'abbé Rochon. Un gentilhomme, certainement, qui tente de recomposer sur ses traits l'expression affable que toute son éducation lui recommande. Mais Saint-Hilaire n'a pas non plus commis que des erreurs d'appréciation: le baron Beniowski, c'est sûr, n'aime pas avoir à s'expliquer.

Dans sa voix, bouillonnent les roulements d'orage d'un français dont il ne domine pas encore la grammaire.

– Comment vous dire cela, monsieur l'homme du Roi? Excédé. Moi être excédé par toutes les questions du capitaine pendant mon voyage depuis la Chine, et maintenant! Moi refuser maintenant de répondre à votre intendant. La curiosité être-t-elle le caractère prédominant de votre nation?

– Votre séjour parmi nous n'en sera pas gâché, promet le gouverneur. Nous aimons la confiance que vous avez placée dans notre pays. Oh! dit-il en songeant au calme de sa petite colonie, croyez bien que nous veillerons à ce qu'avec vos compagnons vous gagniez notre mère patrie dans les meilleurs délais, et là-bas, en métropole, je ne doute pas que Sa Majesté trouvera à un homme de votre valeur un emploi à son service.

*

Dix mois plus tard, dans le bureau versaillais de monsieur Bourgeois de Boynes, ministre de la Marine. Face à lui, monsieur de Magellan, premier secrétaire du duc d'Aiguillon, qui tient le portefeuille des Affaires étrangères.

– Monsieur le gouverneur de l'île de France et monsieur le duc d'Aiguillon sont bien bons, vraiment, dit le comte de Boynes, mais toutes leurs recommandations ne me disent pas à quelles fins l'utiliser, cet officier polonais.

– Hongrois, monsieur le Ministre.

– Ah?

– Oui, monsieur le Ministre. Son oncle, Gwidon, qui commande la place de Bar-le-duc, n'est pas pour nous un inconnu. Il a servi en hussard pour la gloire du Roi, qui l'a décoré des ordres de Saint-Louis, et de Saint-Lazare.

– Bar-le-Duc, c'est assez loin de la mer. Pourquoi me confier leur protégé, à moi, ministre de la Marine? Ce colonel hongrois, il pourrait aussi bien suivre l'exemple de la plupart de ses compagnons, qui ont déjà quitté la France.

– Renvoyer le baron de Beniowski, monsieur le Ministre, dit Magellan, serait faire perdre assez légèrement à notre couronne les connaissances que cet officier a acquises pendant son voyage.

Le comte soulève un peu la barre de ses lourds sourcils. Il arrive, trop souvent désormais, hélas, que sa maîtresse, madame veuve D., lui reproche de la mollesse. Mais de la légèreté? Ce secrétaire portugais du duc d'Aiguillon, aux Affaires étrangères, John Hyacinthe de Magellan – quels prénoms dépareillés, associés à un nom aussi illustre! Le cosmopolitisme est à la mode, mais il se porte décidément avec plus ou moins de bonheur. Encore un philosophe, un esprit fort!

La main petite du comte plonge sous le bureau, assez nerveusement, dans le premier tiroir. Une boîte remplie de bonbons enroulés dans du papier craquant, couleur de miel. Des pastilles à la Richelieu. Des douceurs aphrodisiaques, dont toute la cour se gave.

– Je suis dans le secret, dit-il sobrement. Un secret que tout le monde connaît. Qui ignore encore les exploits de votre ami? Tout Paris les connaît. Au moins ceux qui servent à son image d'un homme que rien ne peut abattre. L'histoire de son évasion est même racontée dans la *Gazette des Armées*. Il ne se passe pas une semaine sans que l'imagination des uns lui attribue les prouesses d'un autre. Il me fait surtout l'effet d'un homme fort habile à tirer parti de ses silences, qu'il laisse ses amis remplir.

– Son amitié, je vous l'assure, m'honore à plus d'un titre, insiste Magellan, et elle me porte garant du service que le baron de Beniowski offrira à notre pays. Il a bien voulu me confier un récit détaillé de sa navigation qu'une grande difficulté à parler notre langue, ainsi que des habitudes mal policées, n'avaient pas pu rendre tout d'abord plus claires, et plus circonstanciées.

– Ah, l'exotisme slave! soupire le comte. Vous aussi, vous voilà sous le charme.

Oui, pense-t-il, il est parfois fort avantageux de ne pas être trop français au milieu des Français. Et demain, par quels engouements la cour tentera-t-elle de se désennuyer? Finalement, la couronne de France s'en tire à bon compte, en rendant un hommage

appuyé à un courageux perdant. Le baron de Beniowski est un représentant de la petite Pologne avalée par l'ours russe.

Le comte de Boynes porte la main à sa bouche, comme pour étouffer un bâillement, et sur sa langue il dépose un bonbon. Toutes les colonies d'Arabie, des Indes, de l'Orient, et plus loin que l'Orient, l'Amérique, unissant la force de leurs épices pour réveiller la concupiscence enfouie, fuyante, incertaine, d'un ministre de la France! Et s'il ne fallait organiser des conquêtes que pour cela? Tout le reste n'est que vains prétextes. Tenir le monde entier dans sa bouche, le laisser fondre doucement...

Monsieur de Magellan observe les lèvres du ministre s'arrondir, comme s'il cherchait à cerner la personnalité réelle de l'officier Beniowski. Mais, n'est-ce pas plutôt quelque qualité basse, que le ministre est en train de jauger, sous la culotte de satin blanc de ses valets? Monsieur de Magellan est infirme. La poliomyélite a ravagé son corps, et des laquais lui sont en permanence nécessaires, pour qu'il aille sur sa chaise à bras d'antichambres en bureaux, et de sa chambre à son observatoire privé, sous les combles de l'hôtel particulier de son protecteur, le duc d'Aiguillon.

Privé de ses jambes, John H. Magellan, est un homme d'action cérébrale. Prêtre défroqué, astronome, concepteur d'appareils de navigation, il a droit de siège à la *Royal Society*, et entretient depuis toujours dans la plupart des cours européennes une correspondance philosophique avec les personnes de son acabit.

Son appui constitue une garantie scientifique de valeur, mais le comte de Boynes continue à faire la moue. La forme du bonbon, peut-être.

– Je sens bien que ce Beniowski a produit sur vous une forte impression. Il est vrai que la guerre et ses dangers l'ont plutôt orné à son avantage, dit le comte non sans une intention méchante pour les jambes atrophiées de Magellan. Il ressemble assez bien à un héros.

– Laissez-moi encore vous faire connaître ses antécédents.

Si Beniowski est boiteux, ce n'est certes pas de naissance.

Lobositz 1756, Prague 1757, Domstadt 1758, récite monsieur de Magellan... Beniowski a été l'aide de camp du maréchal Laudun lui-même. Deux blessures au sabre, cinq par la mitraille, sept au total contre les Russes. Un éclat lui a raccourci la jambe droite de quatre pouces.

– Mouai, dit le comte avant d'avalier sa salive.

Attentif au suc étrange et exotique qui lui brûle les papilles, le ministre entend Magellan lui refaire le long récit du court séjour de Beniowski en Sibérie; son évvasion d'une forteresse défendue par vingt pièces de canon, deux cent quatre-vingts hommes, trois cent soixante-quatre soldats, vingt-neuf officiers, quatre cent vingt-deux chasseurs, mille cinq cents Cosaques...

– Quelle soudaine mémoire des chiffres!

– Nous sommes parvenus à mieux identifier les îles par lesquelles il est passé.

D'abord les Kouriles, puis les Mariannes, où les vents l'ont forcé à changer de cap, vers le Japon, où il débarque, non loin de Nagasaki, en hissant le pavillon des Hollandais. Là, avec tous les honneurs, le baron prétend avoir été reçu par le roi de la région, avant de poursuivre sa route vers le sud, longeant le flagelle d'îles qui disloque peu à peu l'empire nippon dans l'océan: Méaco, Lioukou, Usma...

Ximo et Xicao, Takasina, Tonza et Bonzo... Le ministre a laissé retomber sur ses yeux la barre de ses sourcils. Il n'écoute plus. Son esprit vagabonde très loin de ces terres aux noms sans mémoire, sur lesquels les géographes eux-mêmes ne s'accordent pas. Lui est resté près de Versailles, à Paris, pas loin de la Seine. Très précisément dans la rue des Petits-Carreaux, de nuit, avant-hier. Un endroit dont il n'arrive pas à se détacher, où, depuis deux jours, malgré le travail et les douceurs aphrodisiaques, le ramène sans cesse une sorte de désagréable gravitation.

Le comte est en train de repenser à la hardiesse inouïe du ruffian qui s'est introduit dans son carrosse. Une ombre. Son visage était mangé d'un chapeau. Une odeur surtout – l'odeur du peuple,

sans savon, sans parfum, une odeur nue, vide, qui aurait quelque chose à voir avec la mort.

À cinquante ans passés, monsieur de Boynes n'a jamais rencontré ce qu'on appelle le peuple. Il a des larbins, sa maîtresse est une roturière; parfois il se rend sur ses terres où, des fenêtres de son château, il observe le labeur champêtre des paysans... Mais le peuple tout proche, celui de Paris, qu'il pourrait toucher en étendant la main s'il ne fermait pas le volet de sa voiture, lorsque son cocher fouette les chevaux à travers les rues bosselées qui entourent Notre-Dame. Le peuple tout court. Des processions de vies loqueteuses et braillardes qui ne se découvrent plus depuis belle lurette au passage d'un ministre du Roi.

La voiture roulait trop vite; un essieu casse. Arrêt forcé, près des quais. Une faute de l'escorte, à élucider: Boynes s'est fait agresser. Pas lui exactement. Pour une fois, il n'était pas avec la veuve D. Mais avec la comtesse, sa femme.

– Les amitiés que monsieur de Beniowski a su se créer chez les habitants de l'île Formose, continue Magellan qui tente d'attraper un regard du ministre derrière la broussaille des sourcils, le traité d'alliance que lors de son passage il a signé avec le prince de ce pays, sa connaissance des indigènes, qu'il est le premier Européen à avoir jamais décrits, devraient vous inciter à considérer avec le plus grand sérieux le plan de colonisation de Formose qu'il propose.

– Formose, répète le comte en écho.

Le bonbon, plouf! Il est avalé.

– Songez, monsieur le Ministre, poursuit la voix du secrétaire Magellan, qu'après la bataille que Beniowski mena victorieusement contre les partisans des Mandchous, les habitants de Formose voulurent reconnaître le baron comme le roi que toutes leurs prophéties avaient prédit. Quelle formidable occasion tient notre couronne en cet homme, Excellence, que d'étendre sa souveraineté au-delà des mers, jusqu'à des régions dont les richesses nous créeront bien des envieux chez les nations rivales!

– Et donc votre ami propose...

– Un projet de conquête de Formose, et le voici!

Le comte ferme les yeux. Il revoit la main du ruffian s'abattre sur la gorge découverte de la comtesse, et qui arrache son collier d'or. Il ne reste déjà plus que la portière enfoncée, battante dans la nuit, et sur la chair pâle et tremblante de madame de Boynes, les quatre traînées sanglantes des ongles qui l'ont écorchée.

Au cœur de Paris. Et il y a d'autres exemples. La cour, à son habitude, en a fait des gorges chaudes. La pulpeuse madame de B. aurait été arrêtée en forêt de Vincennes; les bandits ne se seraient emparés que de ses bijoux...

À contrecœur, le ministre reçoit la lettre cachetée du projet Beniowski.

– C'est extrêmement ennuyeux, dit-il sans l'ouvrir, et en même temps extrêmement désagréable.

– Je vous demande bien pardon...

– N'y prêtez pas attention, dit le ministre en remuant un peu sur son fauteuil. Je vous parlais de ma santé, que ces bonbons semblent soigner. En désirez-vous?

Est-ce vraiment un effet de l'aphrodisiaque? Mais l'idée de madame de Boynes, qu'assaillirait sur la banquette de son carrosse un gueux sombre à grand chapeau, la vision de son corps lacéré, telle une statue de marbre abandonnée à la vigueur revancharde du peuple, anime soudain d'un soupçon surprenant de vie les parties inertes et profondes du comte de Boynes.

Mais non, c'est impossible, bien sûr!

– C'est impossible! Le peuple est bon, monsieur de Magellan. Vous n'êtes pas français, vous ne pouvez pas le savoir... Le peuple craint Dieu, et il aime son roi. Ce ne sont pas quelques philosophes qui lui feront perdre la tête.

– Impossible? Je ne vous suis pas très bien... Impossible, persiste Magellan, oui certes... La conquête de Formose serait en effet impossible à tout autre que Beniowski. Mais l'étude de son plan vous prouvera très certainement que ce qui paraît impossible aujourd'hui peut se réaliser tôt ou tard.

– Et de mes bonbons, demande le comte à brûle-pourpoint, vous n'en voulez vraiment pas ?

– Ma faible constitution, monsieur le Ministre... évoque Magellan en étendant sa main en repoussoir.

Dans le regard doux du secrétaire du duc d'Aiguillon, luit une sorte de résignation mélancolique. Il ne portera jamais le sabre que Beniowski arbore comme une troisième jambe ; il ne connaîtra jamais les assauts furieux sous la mitraille ennemie, la poudre des champs de bataille, l'enivrement des victoires, et l'entrée par la grande porte, lorsque la cité soumise se livre à ses conquérants. John Hyacinthe de Magellan porte un nom parmi les plus illustres des grands dévoreurs d'océan, et la vie n'a pas voulu lui offrir davantage que de repasser sur un trait d'encre, suivant les contours fabuleux des îles qui se lovent, de Sibérie jusqu'en Chine, le long du parcours de Beniowski.

Le comte de Boynes se flatte d'être un homme perspicace... Toute la raison des philosophes ne peut rien contre certaines douleurs. Avec cet infirme au cerveau hypertrophié, Beniowski pouvait-il trouver meilleur chancre ? Mais un plan de conquête de Formose, bah ! Ce n'est vraiment pas sérieux.

– Formose est une île très éloignée de nos comptoirs, monsieur de Magellan, dit le comte en ramenant de l'ordre dans ses idées. Ne nous dispersons pas trop, voulez-vous ?

Ce baron hongrois, qui arrive de Sibérie en passant par l'île de France... Que faire de lui ? Il a la protection des Affaires étrangères, et Ternay lui a décerné ses éloges. La cause polonaise est héroïque, le récit de son évasion est héroïque... Difficile de ne pas penser comme tout le monde. Beniowski a l'allure d'un héros, il s'offre à la France... C'est un héros, soit !

Une idée vient au comte de Boynes.

– Je vais renvoyer monsieur de Beniowski.

Tout ce plaidoyer pour rien. Si Magellan avait des jambes, il se lèverait, et sortirait derechef du cabinet du ministre... Hélas !

– Monsieur le comte, s'indigne-t-il d'une voix tremblante,

c'est bien mal récompenser un étranger, qui n'a jamais failli à son attachement à la France.

– Mais nous ne sommes pas des ingrats. Je vais renvoyer monsieur de Beniowski... d'où il vient. Ternay devrait être ravi de retrouver un homme à qui sa lettre d'introduction ne trouve que des mérites.

– Monsieur le Ministre ?

– Vous m'avez compris... À l'île de France. Avec pour mission de fonder un établissement de traite à Madagascar. Après tout, si je dois retenir une qualité chez votre ami, de toutes ses aventures, c'est que sans aucun doute il semble avoir acquis la manière de traiter avec les peuples sauvages. Notre dernière tentative de colonisation de Madagascar a échoué parce que, croyons-nous, il y a été mis un esprit de domination et de conquête. Vos allégations, monsieur de Magellan, me laissent penser que le baron de Beniowski pourrait avoir tous les talents pour ce dessein, et toute la douceur de caractère qui convient...

– La douceur, monsieur le Ministre, n'est peut-être pas le trait de caractère qui fait aimer monsieur de Beniowski.

– Eh bien quoi, n'êtes-vous pas satisfait ? Et nous lui donnons encore le commandement d'un corps de troupe légère, que nous allons lever ici même, dans la capitale. Mille hommes, ou davantage. Autant qu'on pourra en prendre. Rien que des jeunes gens, forts et robustes...

Le ministre claque la langue, avec une impression de soif, à la recherche d'un verre d'eau.

– Ce sera l'occasion, ajoute-t-il, de débarrasser un peu les rues de Paris des drôles qui s'y promènent.

*

En envoyant Beniowski à Madagascar, le ministre de la Marine venait de prendre connaissance du mémoire du comte de Modave, et de son échec, une année auparavant.

Depuis Colbert, la France n'en était pas à son premier essai d'implantation sur la Grande Île. Sous le règne de Louis XV, on considérait essentiellement Madagascar comme un immense réservoir de nourriture et de main-d'œuvre pour les petites îles des Mascareignes, Bourbon et Île de France. Viande fraîche ou salée, riz, et esclaves... Les commis de traite arrachaient bêtes et gens à leur terre de Madagascar, les poussant depuis les plages à travers les vagues, leur faisant franchir la barre, vers les sombres vaisseaux de la Compagnie qui, se déroulant systématiquement des Indes, se livraient à ce genre de commerce, aussi bien sur la côte ouest, dans la baie de Bombetok, que du côté oriental, aux alentours de l'île Sainte-Marie et des comptoirs de Foulepointe.

« Il s'en perdait beaucoup », note un témoin anonyme, en parlant des hommes aussi bien que des bœufs.

Dès 1720, l'île Sainte-Marie avait été débarrassée de ses derniers résidus de flibustiers. C'est à cette époque que le capitaine Boisnoir de Lesquelen décide de se reconverter dans le maraîchage et l'élevage des bœufs. Mais son entreprise disparaît brusquement, sans qu'on en ait plus de nouvelles.

1739. La frégate la *Légère*, capitaine Gautier, est retrouvée en perdition dans la baie d'Antongil, un peu au nord de Sainte-Marie. Son équipage a été massacré par les indigènes. Neuf ans plus tard, au même endroit, les mêmes tribus s'emparent d'une flûte du Roi, le *Cupidon*, et tuent les sept lascars qui étaient à son bord.

Le sieur Gosse, marchand de la Compagnie, est chargé par Sa Majesté de signer un traité avec une souveraine de la région, la reine Beti, qui donne l'île de Sainte-Marie à la France. Révolte des indigènes. Quatorze Français, et Gosse lui-même, sont assassinés.

La reine Beti prend bientôt un mari français: Jean Onésime Filet, alias La Bigorne, en raison de la forme de son chapeau à deux cornes qui ne le quitte jamais. Par son entremise, les relations avec les tribus de la région deviennent plus stables. À cette époque, et jusqu'en 1762, La France entretient à Sainte-Marie un édifice de quatre-vingt-douze pieds de long, un service de liaison avec l'île de France, et une petite garnison nantie de quelques canons.

Mais les Européens ne résistent pas au climat humide de la côte orientale. Sur cent hommes, un tiers meurt en six mois.

À l'île de France cependant, on peut alors s'alimenter de ces bœufs à bosse et à longues cornes de Madagascar. Une belle tête de bétail s'achète aux éleveurs contre deux fusils, et avec trois fusils on obtient deux animaux de moyenne taille.

Mais les planteurs des Mascareignes n'ont pas besoin que de viande. Il leur faut de la main-d'œuvre. Le trafic des esclaves est à l'origine de guerres incessantes dans la région de Foulepointe. Hiavi, un neveu de la reine Beti, prend le pouvoir. La Bigorne se retire. Le commerce s'affaiblit. La traite des noirs n'enrichit même plus les directeurs des comptoirs de la Compagnie.

Dès 1755 en effet, la Compagnie perpétuelle des Indes est menacée dans son éternité. Monsieur de Gournay, intendant général du commerce, a déjà écrit au contrôleur Moreau de Séchelles: « Les directeurs, au lieu de s'occuper uniquement des affaires générales, se livrent au négoce pour leur propre compte et remplissent leur charge avec négligence ».

Il propose de liquider les dettes de la Compagnie, et d'ouvrir à la concurrence la route du commerce avec les Indes, encore monopole royal. Si la Compagnie est en faillite, c'est, selon lui, à cause d'un délit tellement généralisé que l'habitude lui a presque donné les apparences de la légalité: celui qu'à l'île de France on désigne sous le nom de *pacotille*. Une infime partie seulement de la cargaison des navires est déclarée. Le reste est affaire d'arrangements privés entre les agents de la Compagnie, et les planteurs des îles. Commis de traite, matelots, officiers, intendants, jusqu'aux gouverneurs – David, Lozier-Bouvet, Magon, Dumas... – tous semblent tremper dans la *pacotille*. Les esclaves sont achetés sur la côte malgache avec la verroterie de la Compagnie, transportés sur des vaisseaux de la Compagnie, mais revendus à d'autres profits que ceux de la Compagnie.

Une femme de trente ans se paye deux fusils valant dix francs chacun, dix livres de poudre, et une bouteille d'eau-de-vie pour conclure l'affaire. Un homme de vingt-quatre ans vaut quatre fusils,